

A photograph of a forest path. The path is made of dirt and is covered with fallen leaves and some moss. It winds through a forest of tall, thin trees with bare branches. The ground is covered in a layer of brown leaves and some green moss. The sky is visible through the trees.

# **LES DISPARUS DU BOIS DU DIABLE**

**Bruno Pilard**



Bruno Pilard

Les Disparus  
du bois du Diable

© Bruno Pilard, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8269-3

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes fidèles et infatigables compagnons de route,  
la Belette et le Canard migrateur

# **Première partie :**

## **Le Bois du Diable**

### **Chapitre 1 :**

#### **Le témoin**

« — Lorsque j’ai aperçu le Puits du Diable pour la première fois, il ne m’a pas paru particulièrement impressionnant. C’était l’été. Une de ces journées lumineuses où il fait bon flâner à l’ombre des feuillus, à la recherche d’un peu de fraîcheur. Je marchais paisiblement, évitant soigneusement la lumière trop blanche des rares clairières. Je me délectais des contrastes changeants que l’ombre des feuillages produisait sur le sol. J’étais parfaitement serein, détendu, disponible, quand mon attention fut attirée par une cavité, à quelques mètres de la piste invisible qui guidait mes pas.

Il faut vous dire que je ne reste jamais très longtemps sur les sentiers tracés. Plus une route est large et accueillante, moins je m’y attarde. Ces routes là mènent toujours quelque part. Or, celui qui aime aller, ne va jamais nulle part. Arriver est une souffrance pour le voyageur. Seul le chemin a vraiment une importance. Mais je vous égare... Je marchais donc, comme à mon habitude, au hasard de mes envies, m’éloignant systématiquement des sentiers les plus secrets. Sans but et sans espoir, l’esprit totalement libre.

— Donc, vous l’avez vu par hasard ?

— Si on veut. Disons que je l’ai deviné plus que je ne l’ai vu. Ça faisait comme une tache sombre en forme de haricot, presque totalement masquée par un buisson de houx. J’ai dévié légèrement ma trajectoire initiale pour passer tout près du buisson, en laissant mon regard fouiller le sol. J’ai alors ressenti une sorte de trouble de la vue, comme quand on est très fatigué. Quand je ne me suis plus trouvé qu’à un mètre de la tache, un caprice du vent qui venait de se lever, a écarté la branche qui ombrageait cet endroit. Ce qui ne semblait être jusqu’alors qu’une simple cavité, comme on en trouve des centaines à la surface de cette

terre, m'apparut sous un jour nouveau. Durant quelques secondes les rayons du soleil pénétrèrent si profondément dans le gouffre, si violemment devrais-je dire, que je crus voir le cœur de la terre, tant la profondeur paraissait sans limite. Vertigineuse, en fait. D'ailleurs c'est le vertige qui me ramena à la réalité à cet instant. En effet, j'y ai toujours été plus ou moins sujet et j'ai appris à m'en défendre. À force de circuler sur les pistes tortueuses de l'Atlas ou d'approcher le bord des falaises cachoises, j'ai appris à dominer cette attirance morbide qui vous pousse à vous abandonner au vide que vous redoutiez l'instant d'avant.

Fascination exercée par le danger ? Funeste tentation de saisir l'opportunité offerte d'arrêter là le voyage ? Je l'ignore ! L'instinct de survie, qui prédomine dans tout acte d'urgence, a fonctionné naturellement. À peine avais-je ressenti le trouble que cet abîme avait installé dans mon esprit, qu'aussitôt j'avais fixé mon regard sur un chêne qui se trouvait à quatre ou cinq mètres sur ma droite. En effet, cela suffit à vous ramener sur terre instantanément. Encore faut-il le savoir et s'y exercer régulièrement. Le regard est l'élément moteur de tous nos gestes, réflexes ou non. Le corps se rend là où le regard se porte. C'est ainsi. Toujours est-il que j'ai bien dû fixer ce chêne une dizaine de secondes, avant de retrouver la maîtrise de mon équilibre et de pouvoir reporter mon attention sur le trou béant. Afin de ne pas être troublé à nouveau, je m'assurai d'une prise solide sur un arbuste tout proche, avant de laisser mes yeux s'aventurer une seconde fois. Trop tard ! Le vent ayant faibli, la branche avait repris sa place, ombrageant de nouveau l'entrée du gouffre. Par ailleurs le ciel, jusque là si net, s'était soudainement obscurci. Sans doute le coup de vent de tout à l'heure avait-il ramené ces nuages indésirables.

— Et qu'avez-vous vu alors ?

— Rien, justement ! Imaginez ma frustration. Seul un éclairage idéalement orienté et suffisamment puissant pouvait permettre d'apercevoir quelque chose. Or, ce n'était plus le cas.

— Et durant les quelques secondes, disons... favorables, qu'avez vous vu ?

— Comment vous dire ? J'ai vu ... l'absence de limite. J'ai vu l'immensité. J'ai vu l'infini. Cela doit vous paraître absurde, mais c'est tout cela que j'ai vu.

— Ce sont des mots très forts, mais sans réelle signification. Personne n'a vu l'infini, même si certains l'imaginent parfois. Ces gens là sont fous aux yeux du monde et peut-être même à leurs propres yeux. Pardonnez la brutalité de cette question mais... Avez-vous eu l'impression de devenir fou ?

— Ne vous excusez pas. Votre réaction est bien naturelle. C'est ce que je vous

raconte qui ne l'est pas ! En fait non, à aucun moment je n'ai eu le sentiment de perdre la raison, ni même d'avoir rêvé. Pas une seule fois. Moi qui ai douté de tout durant toute ma vie, même des choses les plus avérées, je n'ai jamais douté de cet instant. Parce que je l'ai vécu. J'y étais, c'est simple. Vous savez, je suis du genre à ne croire que ce que je vois. D'ailleurs si je doute de quoi que ce soit, je vérifie par moi-même. Cela m'a valu de pas mal voyager. Physiquement, chaque fois que je l'ai pu, mais aussi à travers les documents ou les livres qui me paraissaient dignes de foi. Je suis un sceptique doublé d'un méfiant. Ne croyez pas qu'on m'endorme si facilement.

— Si vous étiez si sûr, pourquoi à l'époque n'avoir pas parlé de tout cela autour de vous ? Une profondeur de cavité, si grande soit-elle, cela se mesure. Les moyens techniques modernes se jouent de telles difficultés.

— Bien sûr, j'y ai pensé. Mais comme je vous l'ai dit, je suis cartésien. De surcroît, j'ai appris à me méfier des apparences. Qu'avais je vu en somme ? Une sorte de puits perdu au milieu de nulle part, dont la profondeur m'était apparue durant quelques secondes tellement insondable, qu'il ne semblait pas possible qu'elle fut réelle. J'ai vu d'autres gouffres vertigineux au cours de mes voyages. Il m'est même arrivé d'y pénétrer grâce à des amis spéléos, afin de me faire une opinion.

— Avant ou après votre découverte ?

— Avant. Je vous l'ai dit, je suis curieux de tout. Je savais donc, entre autres choses, qu'on ne distingue jamais très bien ce qui se passe dans ces cavités. L'éclairage ne le permet pas. Même dans des conditions d'ensoleillement idéales, même avec du matériel adapté, la vue ne porte que très difficilement au-delà de quelques dizaines de mètres. Et encore, avec une vision très floue des choses. Par ailleurs, ces endroits là sont répertoriés.

— Tous ?

— Sans doute pas. Vous pensez bien que j'ai vérifié. Dans la région, comme un peu partout, il existe des clubs de spéléologie, que j'ai contactés, naturellement. Aucun n'avait connaissance de cavités, de gouffres, ou même d'anciennes mines dans ce secteur. J'ai épluché les cartes IGN, les relevés cadastraux... Rien. Je me suis intéressé à la géologie, (ce qui soit dit en passant m'a passionné), toujours en vain. Pas la moindre faille en vue. Pas le plus petit mouvement de terrain répertorié depuis des lustres.

— D'où votre réticence à en parler autour de vous ?

— Oui. Je n'étais plus sûr de rien. J'avais vu, bien sûr ! Mais ce que j'avais vu n'existait pour personne d'autre que moi, ne figurait sur aucun document. Je préférais me taire plutôt que d'enfiler la camisole. Et puis, franchement, quand vous aimez découvrir et que vous mettez la main sur une sorte de trésor... Vous attendez avant d'en faire part au monde. Disons que je faisais un peu de « rétention de découverte » !

— Vous y êtes retourné très vite ?

— Très vite ? Non. Peut-être au bout de quinze jours. D'abord, il s'était mis à pleuvoir tout de suite après que je me sois éloigné du lieu et j'étais trempé jusqu'aux os quand j'ai pu rejoindre ma voiture. J'ai donc commencé par soigner une bonne bronchite durant la première semaine. J'ai mis à profit ces quelques jours pour me documenter et m'informer le plus possible. La deuxième semaine, je pensais pouvoir enfin y retourner. Malheureusement, chaque jour où je fis une tentative, il se mit brusquement à pleuvoir. Aucune lumière naturelle, donc aucune chance de voir quelque chose.

— Vous deviez être très impatient d'y retourner ?

— J'étais fiévreux, ne l'oubliez pas. J'étais impatient bien sûr, mais je ne perdais pas mon temps. Chaque journée de pluie était immédiatement investie en recherches à la bibliothèque. Je m'intéressais en priorité aux très vieux ouvrages en rapport avec la région (histoire, sciences, géographie bien sûr). Je m'aperçus à cette occasion que si les instituteurs avaient beaucoup écrit dans un passé proche, seuls les religieux avaient témoigné d'un passé plus lointain. Cela ne me surprit pas, naturellement. Néanmoins, c'était tout de même assez gênant pour un esprit pragmatique comme le mien, de devoir s'en remettre aux seuls témoignages d'ecclésiastiques, pour se faire une idée du passé local. Les curés de la paroisse étaient, semble-t-il, intarissables. Tous ceux qui avaient vécu ici quelques années, avaient jugé bon de témoigner par écrit de leur passage. Malheureusement, ces ouvrages n'avaient que peu d'intérêt. Pour moi en tous cas ! Architecture des édifices de la région, traditions et coutumes, recettes de cuisine, essais poétiques, que sais-je... C'est fou ce que les curés de nos campagnes avaient de choses à raconter ! Ils devaient s'ennuyer ferme, probablement. Ce qui me fit avancer, ce fut cette idée que seuls les curés de campagne réunissaient toutes les conditions pour témoigner utilement de leur époque : Premièrement, ils étaient lettrés, deuxièmement, ils avaient tout le temps pour réfléchir, troisièmement, ils avaient accès aux âmes de leurs paroissiens, ainsi d'ailleurs qu'à leur table. Inutile de perdre mon temps à la



bibliothèque la mieux achalandée de la région. J'avais épuisé toutes les ressources.

— Qu'avez vous fait alors ?

— Je suis allé voir Béquille. C'est mon ami et, accessoirement, c'est le curé du village. Dans le cas qui m'intéressait, c'étaient deux qualités majeures.

— Drôle de nom « Béquille », c'est son nom de famille ?

— Ha ! Ha ! Ha ! Non, pas vraiment ! Mais ici on a la blague facile, surtout après les repas... Le curé, c'est un gaillard de plus de cent kilos, et quand les lampions de la fête s'éteignent, c'est souvent lui qui ramène les plus fatigués à la maison. Comme il est costaud et qu'il tient l'alcool comme personne, on s'appuie sur lui pour rentrer. Et puis ça rassure certaines épouses de savoir que le curé veille sur leurs maris au-delà des heures réglementaires. Au moins, elles savent où ils sont ! Alors vous voyez... l'abbé quille (une quille c'est aussi une bouteille), la béquille, Béquille... on a des plaisirs simples par ici.

— Et on admet facilement ce genre de dérapages ?

— Ho vous savez, ce n'est pas tous les soirs. Et puis dans ce coin, les gens ne sont pas « culs bénis ». On tolère le curé si celui-ci ne parle pas trop de religion en dehors des murs de l'église. La tradition laïque est forte et il le sait le bougre ! À mon avis, l'évêque a fait un choix judicieux, car il a mis l'homme qui convenait au poste qui lui convenait. Il doit être redoutable en affaires, cet évêque...

— J'aimerais assez connaître ce « Béquille ». C'est possible de le rencontrer ?

— Si vous tenez la chopine vous pouvez tenter votre chance, mais il est difficile à attraper. À cette heure-ci, il entraîne les juniors du club de rugby de Monfort. À dix-sept heures il préside la réunion mensuelle des boulistes, donc à dix-neuf heures apéro chez la Louise. Non, pour ce soir, ce ne sera pas possible.

— Ce n'est pas urgent, j'ai tout le temps. Disons samedi par exemple.

— Hors de question. Le samedi est réservé à la sortie moto. Dans le coin il n'y a pas beaucoup de distractions et les chemins escarpés sont nombreux. Alors, des plus jeunes aux plus anciens, nous pratiquons tous la moto d'enduro. Pour le plaisir. Et puis, ça entretient la forme.

— Le curé aussi ?

— C'est un des plus assidus. Il ne manque que les sorties programmées le dimanche, à cause de la messe. Et encore, il lui arrive de nous retrouver l'après-midi.

— Ça m’a tout l’air d’être un sacré bonhomme, votre curé.

— Sacré, à son sujet, c’est un peu fort. Disons que c’est un homme de la meilleure espèce. C’est déjà beaucoup.

— Quand pourrai-je le voir ?

— Sans doute lundi. Dites à votre journal que l’enquête sera longue. C’est plus prudent.

— Ne vous inquiétez pas, j’ai les coudées franches. Je suis indépendant et à mon âge, on peut se permettre de ne faire que le travail qui vous plaît, au rythme qui vous convient.

— L’argent ne vous intéresse pas ?

— J’ai de quoi vivre. J’ai été correspondant de guerre pendant douze ans et cela m’a permis d’apprécier certaines valeurs et d’en relativiser d’autres. L’argent est de celles-là. Quoi qu’il en soit, rassurez-vous, je suis largement assez payé pour couvrir mes besoins. Mais il me semble qu’on s’éloigne du but de ma visite. Alors, y êtes-vous retourné, oui ou non ? Vous disiez après quinze jours, il me semble...

— Vous ne perdez pas facilement le fil, dites donc.

— C’est mon métier que d’avoir toujours en tête l’essentiel, et de m’en écarter le moins possible. »

À ce moment de la conversation, le témoin sembla montrer une gêne, une sorte de baisse de confiance. Il paraissait ennuyé de devoir poursuivre son récit, comme s’il regrettait de l’avoir entamé. Le journaliste sentit qu’il devait intervenir très vite, avant que le coquillage ne se referme définitivement, masquant la perle entraperçue à l’intérieur.

« — Vous vous souvenez que je suis là à votre demande, murmura-t-il.

— Bien sûr, j’en suis même très heureux. Il est rare dans nos coins reculés, d’avoir la chance de converser avec un homme de votre importance. Je suis flatté que vous ayez accepté de m’écouter et que vous soyez venu jusqu’ici.

— Merci du compliment, mais vous et moi savons pertinemment que tout cela n’a aucune valeur. La notoriété, la célébrité même, ne sont que le résultat d’une exposition médiatique permanente qui permet à certains d’engraisser leur compte en banque. Tout se fait et se défait à coups de tambours et de clairons. Une idée sans tapage n’est qu’une idée perdue. Nous vivons à l’époque des fanfares et des majorettes. Vous croyez cela ringard ? Erreur ! L’Amérique la première, de guerres en élections, avance au rythme des fanfares. Si vous devez